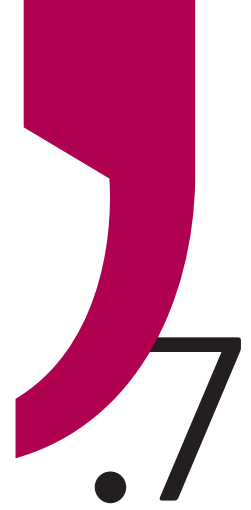




Le webzine de n'co éditions – octobre 2026
/ textes / images





Le webzine de n'co éditions - octobre 2026/ textes
& illustrations

sommaire

auteurs /	p.4-5
nouveautés / parutions	p.6-7
pauldubreuil / extraits de texte	p.8
cendrinebertani / extraits de texte	p.18
didierfarcy / extraits de texte	p.26
jyg illustrations	p.34

Ce nouvel auteur intègre n'co éditions.

Portraits et parutions...

Toutes les parutions sont consultables sur le site www.nco-editions.fr



Fred de Mai

Ancien policier à la retraite installé dans le nord de l'Ardèche, Fred de Mai façonne des mondes où le mystère côtoie l'imaginaire. Des intrigues sombres de ses polars aux aventures épiques de ses récits fantastiques, il tisse des trames captivantes centrées sur la psychologie des personnages. Un auteur à suivre pour tous les amateurs de grands frissons et d'évasion.



TÉMOIGNAGE

Fred de Mai

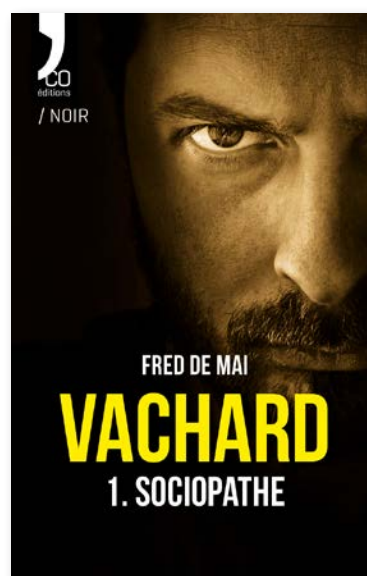
Intospection et découverte de soi initiatique



S. F.

Fred de Mai

Le début de la métamorphose de la jeune Altana



NOIR

Fred de Mai

Pour attirer le regard d'un flic, il faut devenir son pire cauchemar

Ces nouvelles autrices intègrent n'co éditions.

Portraits et parutions...

Toutes les parutions sont consultables
sur le site www.nco-editions.fr



Claudette Raynal-Cartabas

est diplômée de l'université de médecine traditionnelle chinoise de Shanghai, conseillère en apithérapie.

Elle est l'auteure de **Guérir avec les abeilles, apithérapie et médecine chinoise** et co-auteure, avec le Dr Stefan Stângaciu, de **En bonne santé avec les abeilles, le traitement des pathologies avec les produits de la ruche, les huiles essentielles et la médecine traditionnelle chinoise** et de **La maladie de Lyme, prévention, immunité et traitement intégratif avec les produits de la ruche**.



Cécile Raynal

a exercé plusieurs années en tant que sophrologue, sonothérapeute et professeure de yogas tibétains. Intervenant auprès de particuliers et d'entreprises, elle a accompagné les personnes vers un mieux-être durable et des relations interpersonnelles plus collaboratives, par une prise en compte appropriée des émotions et du stress.

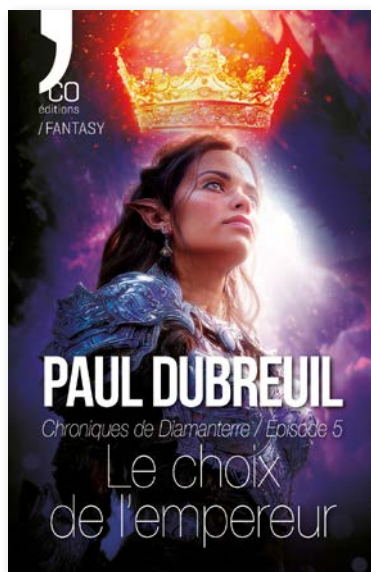
Elle a animé régulièrement des stages en faveur d'une meilleure conscience et connaissance de soi.



BIEN-ÊTRE

Claudette et Cécile Raynal

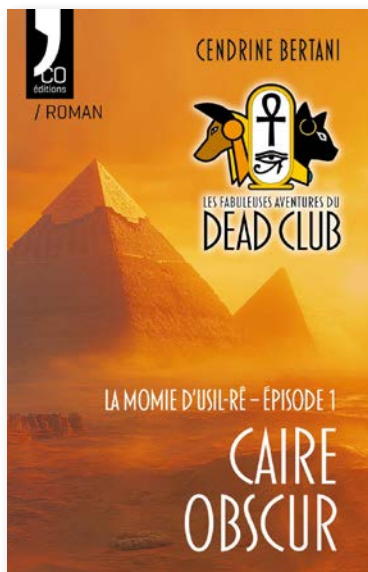
un guide pour vivre mieux, en équilibre harmonieux avec nous-même et le monde extérieur, en lien avec les changements de saisons et ceux de notre environnement.



FANTASY

Paul Dubreuil

Le dénouement des chroniques de Diamanterre
Tout ça pour rien ou pour enfin ce nouveau monde ?



ROMAN AVENTURES

Cendrine Bertani

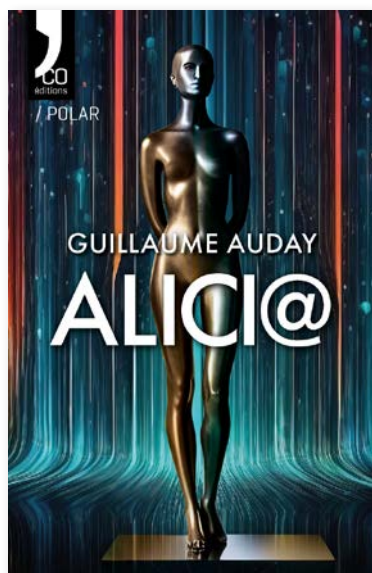
Le début des aventures des égyptologues en herbe



ROMAN AVENTURES

Cendrine Bertani

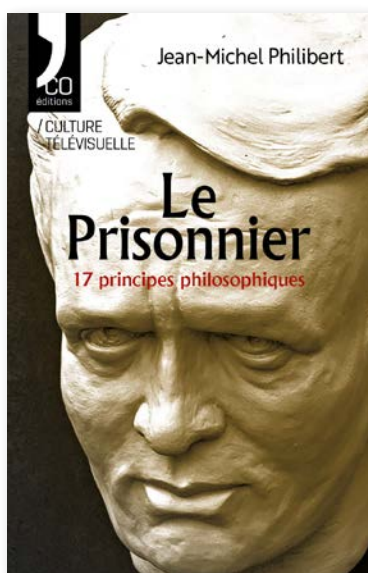
Le dénouement du mystère de la momie maudite



POLAR

Guillaume Auday

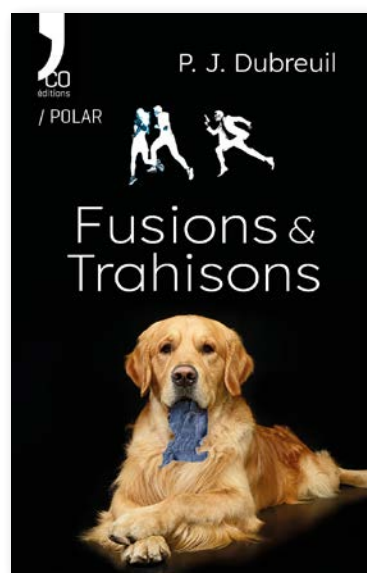
Enquêtes croisées entre réalité et virtuel



CULTURE TÉLÉVISUELLE

Jean-Michel Philibert

Le mythe du Prisonnier décortiqué philosophiquement



POLAR

Paul Dubreuil

Retrouvailles, amitiés trahies, secrets et espionnage...



AVENTURES JEUNESSE

Cendrine Bertani

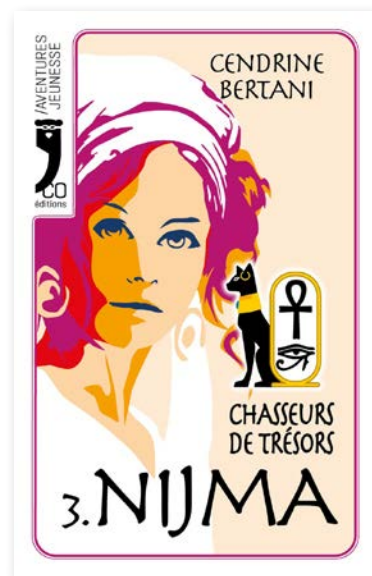
**Les égyptologues en herbe,
la rencontre**



AVENTURES JEUNESSE

Cendrine Bertani

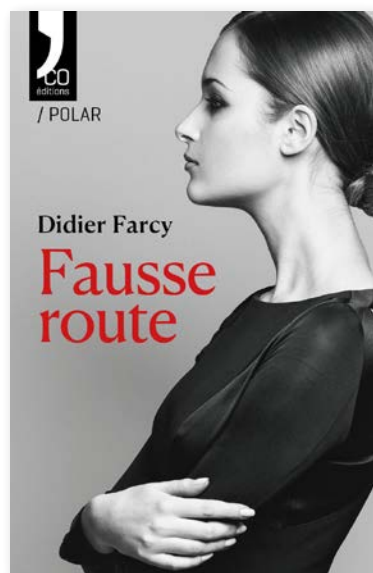
**Les chasseurs de trésors
pris au piège de la pyramide**



AVENTURES JEUNESSE

Cendrine Bertani

**Nouvelles amitiés et secrets
bien cachés**



POLAR

Didier Farcy

**On croit tout savoir
sur sa famille...**



NOUVELLES & POÉSIES

François Ruiz

**Pas d'inquiétude... toute
bizarrerie est normale...**

FANTASY

Paul Dubreuil

Chroniques de Diamanterre – Épisode 5

Le choix de l'empereur

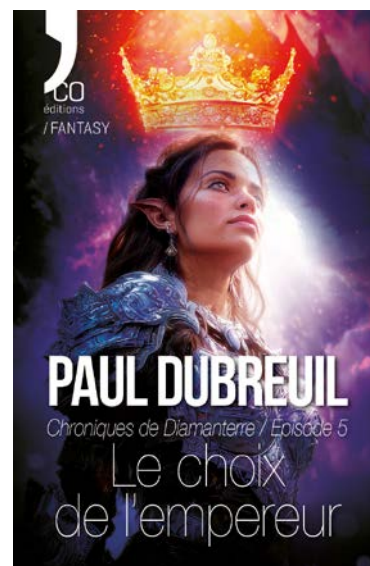
Tout ça pour rien ou pour enfin ce nouveau monde ?

C'est la dernière ligne droite pour Larry et ses amis. Mais comme toujours, celle-ci est la plus dure, car parsemée d'embûches.

Trouver ce qu'il est advenu du clan des Drupisseurs n'est que l'une des deux épreuves qu'ils devront affronter, car, même si l'accord avec le dernier groupe des Elfes semble acquis, il reste encore quelques inconnues : le mariage avec Shahana, Elmaer et ses Gnolls, les Hauts-Elfes, ce qui se passera après la fin de la période de stabilisation...

Larry est plus que jamais sur la brèche.

Pour le meilleur ? Ou pour le pire ?



<https://www.nco-editions.fr/boutique/le-choix-de-l-empereur.html>

En guise de préambule

Bon, quand faut y aller, faut y aller, pas vrai ? Il n'empêche que je suis dans la mouette jusqu'au coup, cette fois-ci. Et pourtant, tout semblait aller comme sur des roulettes jusqu'à maintenant ! Ça me rappelle la blague du gars qui tombe du quarantième étage d'une tour et qui se fait la même réflexion en passant devant chaque balcon : jusqu'ici, tout va bien.

Eh bien, jusqu'ici, tout allait bien, sauf que c'est terminé et je vois un gros emmerlement se pointer. Parce que je ne sais pas trop comment je vais pouvoir échapper à ce mariage de convenance avec Shahana. Mais qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit ! Elle est à croquer, la demoiselle, et elle a l'air parfaitement d'accord. Après tout, je suis un empereur, hein ? Montrez-moi celle qui ne sauterait pas sur l'occasion à pieds joints ! Ou peut-être pas, d'ailleurs. Enfin, je ne veux pas passer pour un gros macho, alors, je ne dis pas que toutes les femmes ont le même but dans la vie. Et je reste persuadé que la majorité a d'autres ambitions que celle de s'acoquiner avec un personnage de pouvoir. Shahana a forcément une opinion sur le sujet et je ne vais pas me priver d'avoir une discussion « franche et ouverte » avec elle. Voilà que je me m'exprime comme un politicien, maintenant ! Sauf que je ne veux forcer personne et que je suis parfaitement heureux, installé dans ma monogamie avec Fibby. Sans compter que rien n'est clair, dans ce bord d'aile. Est-il certain que ce mariage sera uniquement de convenance ou me faudra-t-il donner de ma personne pour assurer une descendance qui cimentera notre alliance avec les Elfes ? Je crains de connaître la réponse à cette question. Il va me falloir en discuter sérieusement avec Fibby et Shahana. Toutes deux ont leur mot à dire, et je n'ai pas

l'impression que le grand-père a l'idée d'un mariage morganatique¹ en tête. J'ai le sentiment d'être piégé.

Et pourtant, tout avait bien commencé :

- Alliance avec les Rocs : check.
- Alliance avec les Dragons : check.
- Alliance avec les Griffons : check.
- Localisation des Elfes : check.
- Localisation du clan des Drupisseurs : check. Il ne reste plus qu'à y aller.
- Alliance avec les Drows et les Duergars : check.

Au passage, mon empire s'est graduellement étendu. Ce n'est pas ce qui me réjouit le plus, car, si je me réfère à tout ce qui s'est passé sur Terre, chaque fois qu'un peuple s'est emparé de trop de domaines ou pays trop rapidement, il a implosé faute de pouvoir tout contrôler. Je crains donc que le même problème ne se produise. Sans compter que la fin de la période de stabilisation approche à grands pas, que Fibby ne va plus tarder à donner naissance à Catriane, suivie de près par Penelope avec son fiston, dont le père est Fenrir. C'est un drôle de personnage, celui-là ! Fibby me dit que nous en avons fait un allié puissant, mais un reste de doute me taraude. C'est tout de même le fils de Loge et sa mission initiale était de nous mettre des bâtons dans les roues. Et donc, qu'est-ce qui me prouve qu'il ne va pas tourner casaque une seconde fois ? Mais Penelope croit en lui. Alors, je vais me fier à elle, d'autant que je ne le vois pas faire du mal à son fiston ou à Penelope. Mes tripes me disent que c'est un type bien, malgré tout son passé foireux de demi-Dieu. Je vais donc essayer de lui faire confiance. Je n'ai aucune nouvelle de Borgloïk, mais je ne me fais aucun souci de ce côté-là. C'est un pote : il l'a clairement démontré. Et c'est un allié de poids, et pas uniquement en raison de sa corpulence.

Et puis, pour terminer, une idée s'est insidieusement frayé un chemin dans mon cerveau en surchauffe. J'aurais peut-être mieux fait de ne pas libérer Elmaer Petsandoral dans le désert du troisième continent. Quelque chose me dit que je ne vais pas tarder à avoir des nouvelles de cet apôtre. Et je suis persuadé qu'elles ne seront pas bonnes. Mais pour l'instant, il est temps de me marier — encore — puis d'aller réconcilier Urnol avec son clan. Pas forcément dans ce sens, d'ailleurs. J'ai l'intuition que ça ne va pas être du gâteau. Cependant, si je veux conclure ma quête de l'unification dans les délais, il va me falloir passer par ces deux étapes. Et ensuite ? Eh bien, ensuite, nous attendrons les nouveaux colons de pied ferme, quels qu'ils soient. J'avoue que là, je suis un peu dans le brouillard. Fibby me parle d'Elfes, de Hauts-Elfes et autres personnages bizarres. Elle a même mentionné des vampires ! Des vampires extraterrestres ! Il ne manquait plus qu'eux !

•

Ce que Larry ne sait pas :

- Skrat et son commando de Skavens sont prêts à jouer les trouble-fêtes au sein de son armée, à la demande du Haut-Elfe Xanapeth Galanodel.
- Elmaer Petsandoral est parvenu à se débarrasser du collier qui inhibait ses pouvoirs, et il est décidé à rassembler tout le peuple des Gnolls (les Hommes-Hyènes) sous sa bannière, avec l'aide des Démons et de Zytara, qui est devenue sa maîtresse.

¹ Un mariage morganatique est l'union entre un souverain ou une souveraine, ou un prince ou une princesse d'une maison régnante, et une personne de rang inférieur.

Prologue

Xanapeth Galanodel s'impatiente un peu. Erzébulle Kalamitt, son empereur, l'a convoqué en urgence. Ce n'est jamais bon, et, alors qu'il fait les cent pas dans l'antichambre de son souverain, Xanapeth s'interroge sur la raison de cette injonction. C'est à ce moment précis que l'immense porte à doubles battants s'ouvre sur le majordome, que Xanapeth trouve de plus en plus sinistre au fil du temps.

— L'empereur vous attend.

C'est tout. Pas de titre particulier, pas la moindre reconnaissance de sa position au sein de leur société. Xanapeth reçoit l'information comme une gifle.

Le majordome se détourne de lui pour aller se placer dans l'ouverture, les yeux au sol, une main tendue vers l'intérieur pour lui signifier d'entrer. Xanapeth ne se fait pas prier, malgré un fort sentiment de doute sur la suite des événements.

La salle est immense, aussi longue que large et totalement dépourvue du moindre mobilier. Tout au fond, le trône d'orichalque² sur lequel Erzébulle est assis, le dos rigide, est posé sur une haute estrade. Xanapeth a l'impression qu'il est à des kilomètres. Il n'y a personne d'autre.

Il parvient aux pieds de son souverain au bout d'un temps qui lui semble interminable, et se prosterne.

— Vous m'avez convoqué, Maître ?

L'empereur le toise quelques secondes, hautain, avant de lui répondre d'un ton sec :

— N'as-tu rien trouvé de plus stupide à me demander ? Évidemment que je t'ai convoqué, Xanapeth ! Sinon, tu ne serais pas ici, à me faire perdre mon temps ! La vraie question est plutôt de connaître la raison de ta convocation, ne crois-tu pas ?

— Bien sûr, Maître. Puis-je savoir, donc, ce qui me vaut cette convocation ?

En lui-même, Xanapeth grince des dents, mais il essaie de ne pas le montrer.

— Je vais te le dire. Le nom de *Fouineur* te dit-il quelque chose ?

Xanapeth nierait bien toute implication, mais son empereur s'est entouré d'un réseau d'espions qui ont la fâcheuse habitude de tout savoir sur tout. Ce nom n'est pas sorti de nulle part : un grand frisson le secoue de la tête aux pieds.

— Oui, Maître. C'est un vaisseau Skaven. J'ai enrôlé son équipage de mercenaires pour semer le désordre sur Diamanterre, comme vous me l'avez ordonné.

— Ça, je l'avais bien compris. Ce que je veux savoir, c'est comment le Système a pu remonter jusqu'à nous. Apparemment, le vaisseau a été intercepté par une patrouille. Il est actuellement entre leurs mains et le reste de l'équipage a été mis aux fers.

— Je ne comprends pas. Qui l'a intercepté ?

— Un vaisseau Orc : comme tu le sais, ils travaillent pour le Système. Ils devaient surveiller les abords de Diamanterre. Je ne sais pas pourquoi les Dieux ont décidé de leur accorder ce contrat et pas à nous. Ce sont de véritables brutes ! Aucun raffinement ! Bref... Le capitaine ainsi qu'un petit groupe de Skavens manquent à l'appel. Où sont-ils ?

— Je présume qu'ils se trouvent maintenant sur Diamanterre.

— J'y vois un problème : visiblement, le Système a établi un lien entre cet équipage Skaven et nous. Nous allons devoir nier toute implication.

— Ce sera facile : les crédits avec lesquels j'ai payé Skrat ne peuvent mener jusqu'à nous.

² L'orichalque est un métal ou alliage légendaire, souvent associé au laiton ou au platine. Il apparaît dans la mythologie grecque, la littérature antique et l'alchimie, et a inspiré bon nombre de jeux vidéo.

— Mais si le reste de l'équipage parle ?

— Ce sera leur parole contre la nôtre, Maître. Qui croirait des Skavens, ces tricheurs patentés ? Et crasseux, en plus !

L'empereur le fixe longuement avant de reprendre la parole d'un ton sec :

— Ce sera tout, Xanapeth.

En ressortant de la grande salle, Xanapeth ne peut s'empêcher de penser qu'il vient de passer à deux doigts d'une catastrophe. Un froid mordant s'empare de lui. Il a l'impression d'être glacé jusque dans la moelle de ses os. Il parvient difficilement à reprendre ses esprits, puis il s'éloigne à grandes enjambées, une seule pensée en tête : il lui faudra vraiment se débarrasser de Skrat et de ses sbires, une fois leur mission accomplie. Peut-être même avant si tout ne tourne pas comme il l'espère.

•

Décidément, Zytara est pleine de surprises particulièrement plaisantes !

C'est la réflexion qu'Elmaer se fait après une nouvelle nuit pas très reposante, mais oh combien relaxante, aux côtés de la Démone. Jour après jour, cette dernière se révèle de plus en plus inventive au point que, bien que sachant qu'il va probablement devoir s'en séparer un jour ou l'autre, il commence à envisager d'autres options. Malgré tout, il garde à l'esprit que les Démons, si attirants soient-ils, ne sont pas des êtres auxquels on peut se fier. Il faut absolument faire attention à ce qu'on dit et fait à leur contact, car il n'y a rien de pire qu'un contrat passé avec l'un d'eux. Il vous lie pour la vie, et même au-delà, à moins que ledit Démon ne daigne, par pure bonté d'âme, vous libérer de ce contrat. Mais qui a déjà rencontré un Démon qui possède une âme ? Et plus encore, de la bonté ?

Pour le moment, tout va bien et Elmaer ne voit aucune raison de se séparer de Zytara, qui se révèle une compagne particulièrement réjouissante et surtout attentive à ses moindres désirs.

Pour Kalbutsal, c'est une autre paire de manches. Depuis que Zytara a choisi de devenir la compagne — même provisoire — d'Elmaer, l'autre le regarde d'un sale air lorsqu'il pense que l'Elfe ne le voit pas. Il n'est pas très futé, d'ailleurs, car il devrait savoir que tous les Elfes sont dotés d'une sorte de sixième sens qui leur confère la possibilité de savoir ce qui se passe dans leur environnement immédiat. Un peu comme s'ils avaient des yeux dans le dos, en fait.

Alors, Elmaer se méfie du Démon comme de l'eau qui bout. Et il se méfie aussi de cet abruti de Grok Batshit. Dernièrement, l'autre imbécile a commencé à se sentir pousser des ailes depuis que le vieux chef et le shaman ont été zigouillés.

Il faut tout de même lui accorder un certain crédit : il est parvenu à rassembler plusieurs milliers de guerriers en leur faisant miroiter les bénéfices de tous se regrouper sous sa bannière, omettant au passage de leur dire que lui-même devait rendre des comptes.

Son armée de chair à canon commence donc à prendre forme, d'autant qu'elle est encadrée par quelques centaines de Démons à l'intellect tout de même légèrement supérieur. La chaîne de commandement se met tout doucement en place et l'heure viendra bientôt où toutes ces troupes s'ébranleront pour rendre à ce Lawrence Porter la monnaie de sa pièce.

Mais, pour le moment, il reste un problème logistique à résoudre. Plusieurs, en réalité.

Pour commencer, l'armement des troupes est plus que médiocre. Des éclaireurs ont trouvé un gisement de minerai de fer non loin du village. Elmaer leur a donc montré comment le raffiner pour transformer ce qu'ils considéraient comme de vulgaires cailloux en métal. Depuis ce jour, les Gnolls le voient davantage comme une sorte d'extraterrestre.

Il a aussi envoyé quelques petits groupes dans le désert à la recherche de météorites. Les armes de son peuple sont souvent forgées dans les métaux qu'elles contiennent. Ceux-ci se

sont souvent révélés prometteurs : plus solides et surtout plus faciles à enchanter. Il envisage de donner ces armes de qualité supérieure à ses lieutenants.

Donc, tout bien considéré, les choses paraissent prendre forme. Elmaer est sur le point d'aller retrouver Zytara pour un intermède dont elle a le secret lorsque ce gros bourrin de Grok fait son apparition sans même s'annoncer.

— Personne ne t'a appris à frapper avant d'entrer ?

— Frapper ? Qui frapper ? Pas d'ennemi ici. Juste toi et moi.

— La porte, crème d'andouille ! On doit frapper à la porte pour annoncer sa venue. Qu'aurais-tu fait si tu m'avais trouvé avec Zytara en train de... laisse tomber, peu importe. Que veux-tu ?

— Rien. Enfin, si. Troupes vouloir savoir quand grande armée se mettre en route.

— Je te l'ai déjà dit ! Quand je l'aurai décidé. Pour le moment, nous ne sommes pas prêts.

— Quand prêts, alors ?

— Quand tous seront correctement armés, et quand il fera moins chaud pour traverser le désert plus facilement.

— Grok pas craindre chaleur. Hommes à Grok non plus !

— On dit « les hommes de Grok » ou « mes hommes » ! Fais un effort, bon sang !

— D'accord. Mes hommes de Grok pas craindre chaleur.

Elmaer en est au stade où il se demande ce qu'il a fait pour mériter ce châtiment. Il finit par se reprendre en se rappelant qu'il a besoin du grand neuneu devant lui.

— Moi, je la crains. Alors nous prendrons le temps qu'il faudra. En attendant, retourne auprès de tes hommes et fais-les patienter. Et entraîne-les à obéir, parce que tout ce à quoi j'ai assisté jusqu'à maintenant, c'est à un ramassis de primitifs qui se prennent pour des soldats. Au travail !

Grok le toise, pas très content, avant de quitter la pièce en grommelant.

Il faut vraiment que je lui rogne les ailes. Et vite.

•

— Tu voulais me voir, Père ?

— Oui Loge. Je pense qu'il est temps que tu cesses tes petites manigances. Elles m'ont amusé, jusqu'ici, mais maintenant, ça suffit.

— Je n'ai rien f...

— SUFFIT !

Le ton et le volume sonore sont brutalement montés. De lourds nuages noirs commencent à s'accumuler au plafond tandis que Loge sent une pression mentale qu'il avait oubliée. Wotan reprend alors d'une voix plus mesurée :

— Comme je te le disais avant que tu ne m'interrompes, rien de ce que tu as tenté jusqu'à maintenant ne m'a échappé. Tu vas laisser Fenrir tranquille, je m'occupe de lui, à partir d'aujourd'hui. Tu vas également cesser de mettre des bâtons dans les roues de mon pivot, cela nous fera des vacances. Diamanterre est chasse gardée, à présent, et je t'interdis formellement de t'y intéresser, ne serait-ce que du bout des doigts. Lawrence Porter a accompli des miracles, mais la situation reste fragile, surtout dans l'optique de la réintégration des populations des deux mondes qui ont fusionné. J'ai d'ailleurs envoyé ton frère pour lui prêter main-forte au cas où il en aurait besoin. Accessoirement, Thor aura ainsi l'occasion de récupérer son marteau chéri. Je le lui avais confisqué parce qu'il avait un peu trop tendance à fracasser tout ce qui se trouvait sur son chemin. Il doit apprendre à travailler un peu plus en finesse.

Loge sait quand il vaut mieux obéir aux ordres paternels. C'est donc d'un ton apparemment soumis qu'il s'adresse à lui :

— Bien, Père. Vos désirs sont des ordres. Que voulez-vous que je fasse, alors ?

— N'en fais pas trop tout de même, mon fils. Tu n'es pas très crédible. Tu vas donc te retirer dans ton château et tu n'en sortiras qu'après la fin de la stabilisation, et seulement lorsque je t'y autoriserai. Ce que tu fais entre tes murs ne me regarde pas... tant que cela n'entrave pas mes plans. Il y a bien longtemps que tu n'as pas rendu visite à ton harem. Elles doivent commencer à s'ennuyer. Je suis certain que ça te détendra.

— Je ferai ce que vous me demandez, Père.

Une fois retourné dans son palais, Loge ne peut s'empêcher de laisser échapper un hurlement qu'il réprime tout de même assez vite. Puis, en se dirigeant vers son harem, comme Wotan l'a enjoint de le faire, il commence à échafauder quelques plans qui pourraient lui permettre d'agir sans que son père le remarque. En principe, car il a appris, souvent à la dure, qu'il ne faut jamais sous-estimer Wotan, si vieux soit-il. Quoi qu'il en soit, ce dernier a raison sur un point. Il est trop noué : un petit séjour parmi ses pensionnaires lui fera un bien immense. C'est donc avec un demi-sourire aux lèvres et en se frottant les mains qu'il franchit le seuil du harem, accueilli par de multiples cris de joie. Il se fiche de savoir s'ils sont réels ou factices. Seul le résultat compte.

1

Larry Porter

C'est la mouette, la vraie !

Les Elfes nous ont attribué une suite royale au sommet d'un de leurs arbres. Bon sang ! Heureusement que je ne souffre pas du vertige, parce que d'où je suis, je peine à voir le sol tellement il est loin. Je n'ai jamais vu des chênes de cette taille. Fibby me dit que d'une part, ils ont plusieurs milliers d'années, et que par ailleurs, c'est la magie des Elfes qui leur permet d'atteindre une telle taille. Je veux bien le croire, bien que j'aie toujours un peu de mal avec cette histoire de magie. Et pourtant, depuis que j'ai débarqué sur Diamanterre, je baigne dedans, ou, plus exactement, j'en fais partie, puisque je suis moi-même Grand Druide et capable de jeter mes propres sorts. J'en suis assez fier, d'ailleurs, parce qu'ils nous ont sauvé la mise un certain nombre de fois. La magie de Fibby aussi, quand j'y pense, surtout celle qui m'a permis de ne pas clapoter, et aussi celle qui a ressuscité Penny. Le seul truc qui m'ennuie, c'est que, chaque fois que mon Succube unique et préféré l'utilise, elle perd un an de vie. Je sais bien que personne n'est éternel, mais, depuis que j'ai échoué sur ce monde, je me suis pris à rêver de quelques prolongations non négligeables en sa compagnie. Alors, vous comprendrez que ça m'enquiquine un peu.

Mais là, j'ai un problème immédiat à résoudre en la personne de Shahana. Fibby est juste à côté de moi, mais elle m'a dit qu'elle n'interviendrait pas. C'est à moi de prendre ma décision, celle d'un empereur, celle qui sera irrévocable, fera force de loi et entraînera tout un monde à sa suite. Pour moi qui étais un velléitaire patenté de la prise de responsabilités, c'est un peu une volte-face inattendue.

Trois coups timides résonnent à la porte de notre suite. Comme rien ne se passe ensuite, je me sens obligé de réagir. Je ne possède pas encore tous les codes de bienséance des différents peuples de ce monde. Et surtout, j'ai bien l'intention d'uniformiser tout cela.

— Entrez !

Oui, je sais, j'aurais pu être un peu moins brut de décoffrage, mais comment voulez-vous répondre autrement à des coups à la porte ? Le battant s'ouvre sur Shahana. La gamine entre d'un pas souple. Je dis la gamine, mais si ça se trouve, elle est plus âgée que moi malgré son apparence de post-adolescente. Si j'en crois ce que Fibby m'a dit, les Elfes ont une fâcheuse tendance à conserver un physique jeune et parfait tout au long de leur vie.

Ce matin, elle est seule. Hier soir, entre les présentations suivies des libations, nous n'avons pas pu parler sérieusement. Il est donc grand temps de nous replonger dans les affaires courantes. Comme elle n'est pas accompagnée de Papi, je pense que nous allons pouvoir discuter à cœur ouvert, même si je me demande à quelle sauce je vais être mangé. Fibby se lève, tout en me glissant à l'oreille :

— À toi de jouer, lapinou. Quoi que tu décides, je suis avec toi. Toujours.

Là-dessus, elle me caresse l'épaule et disparaît dans une pièce adjacente. J'aurais préféré qu'elle reste, mais nous en avons discuté et sommes tombés d'accord. Il vaut mieux que cette discussion se fasse en tête à tête. De toute manière, Fibby et moi sommes connectés, et elle suivra la conversation comme si elle était à mes côtés.

La gamine — je ne peux décidément pas m'empêcher de la considérer ainsi — s'avance et se prosterne à mes pieds.

— Je te salue, Seigneur.

Immédiatement, je bondis sur mes pieds et me précipite sur elle pour la relever en lui prenant une main.

— Pas de ça ici, Shahana. Jamais. Tu as pu constater que mes amis et moi sommes très informels. J'attends de toi que tu agisses pareillement. Et pour commencer, appelle-moi Larry, quels que soient le lieu ou l'occasion. Cela montrera à tous que tu fais partie de mon cercle fermé.

Elle se redresse, le rose aux joues et me fixe droit dans les yeux. J'ai du mal à rompre le contact tant son regard est magnétique. J'y lis une grande intelligence, doublée d'une certaine malice, car, plus je la regarde, plus ils me semblent pétiller. J'en profite pour étudier ce qu'elle me laisse voir de son statut.

Shahana Miavaris, Grande Prêtresse de Corellon Larethian³. Niveau 48.

Je ne pousse pas plus avant. Je pourrais, si je le voulais, mais ce que je lis m'en dit déjà suffisamment. Sous ses abords enfantins, ce n'est pas une poulette de l'année. Elle est aussi puissante que moi, ou pas loin, et nous allons pouvoir traiter d'égal à égal. C'est rassurant, parce que je n'aurais pas voulu d'une brebis sacrifiée sur l'autel d'une alliance, si nécessaire cette dernière soit-elle. Elle est prêtresse d'un dieu de la guerre, et ça pourrait se révéler pratique si le besoin s'en fait sentir. Cela veut aussi dire que la demoiselle n'est certainement pas démunie en cas de bagarre. Comme elle ne dit toujours rien, je désigne deux profonds fauteuils disposés face à face avant de reprendre :

— Asseyons-nous là. Nous y serons plus à l'aise pour discuter.

— Comme... comme tu le désires, Larry. Pardonne-moi si je te parais hésitante, mais nous sommes un peuple très protocolaire. Il va falloir que je m'habitue à tes coutumes.

— Ce ne sont pas des coutumes. C'est simplement que, depuis que j'ai débarqué sur Diamanterre, il m'a fallu faire face à des épreuves auxquelles je n'étais pas du tout préparé,

³ Corellon Larethian. Dieu de la magie, de l'artisanat, de la guerre et de la poésie.

et j'ai dû m'entourer d'un noyau d'amis pour parvenir à ce stade. Je leur accorde une absolue confiance. Ce sont plus que mes amis, maintenant. Ils constituent ma famille.

— Même Fenrir ?

— Même Fenrir. Penelope, une amie très chère de mon ancien monde, est sa compagne, et ils attendent un fils. Si elle lui fait confiance, alors, moi aussi.

— Je comprends. Parle-moi de Penelope. C'était ta compagne, avant la fusion ?

— Non. Cela aurait pu, mais nous avons été séparés et j'ai rencontré Fibby. Lorsque j'ai retrouvé Penny... pardon Penelope, la situation avait changé.

— Malgré tout, tu aurais pu...

— Non. Je ne suis pas comme ça. Je te l'ai dit, je ne force personne. Dans mon royaume...

— Tu veux dire ton empire ?

— Si tu veux. Dans mon empire, tous apportent leur contribution, à hauteur de ce dont ils sont capables, mais tous sont libres de vivre leur vie comme ils l'entendent, à partir du moment où cela ne cause pas de préjudices aux autres. C'est aussi simple que cela, et pour le moment, cela a l'air de fonctionner. Je sais que ça peut sembler naïf, mais c'est ainsi que j'entends gouverner.

— Pourquoi ? De ce que je connais, les forts ont toujours dominé et les faibles se sont soumis.

— Et tu vois où ça nous a menés. Si j'ai bien compris, Diamantis mourait à petit feu, étouffé par les conflits et l'appât du gain, et c'était pareil sur ma planète, la Terre. Les Dieux ont décidé qu'il était temps de faire le ménage. J'ai mis un peu de temps à le comprendre, mais c'est la raison pour laquelle nous sommes ici, aujourd'hui, toi et moi. Je me dois de terminer cette quête de l'unification avant la fin de la période de stabilisation. Nous y sommes presque. Après ton peuple, il me faudra juste obtenir l'accord des Drupisseurs. Il ne nous restera guère de temps, ensuite, pour nous préparer à la venue des colons... en espérant qu'ils n'aient pas d'intentions belliqueuses. Même si je ne me fais pas d'illusions : je m'attends à des ennuis lorsque Xanapeth Galanodel remettra le pied sur Diamanterre.

— Qui est-ce ?

— Un émissaire, un Haut-Elfe qui a tenté de m'extorquer plus que ce qu'il a obtenu.

— Je comprends. Il faut toujours se méfier des Hauts-Elfes. Surtout s'ils veulent traiter avec vous. Ils ne sont pas dignes de confiance. Y en a-t-il d'autres ?

— Un autre. Elmaer Petsandoral. Pour faire court, il a tenté de tuer une de ses opposantes, Idril Elanthari, après avoir éliminé son père. Il l'avait confiée aux geôles des Duergars, mais elle est parvenue à s'échapper. Nous avons confronté Elmaer, je l'ai vaincu en duel, mais j'ai préféré lui laisser la vie. En revanche, je l'ai libéré dans le désert du troisième continent, avec un collier qui l'empêche d'avoir accès à ses sorts.

— Tu aurais dû l'éliminer. Il ne fait jamais bon avoir un ennemi qui peut vous frapper n'importe quand.

— Tant qu'il a le collier, il ne peut rien faire.

— À l'heure qu'il est, il s'en est probablement débarrassé. Tu dois faire attention.

— Je sais, mais je ne veux pas commencer mon règne dans le sang. À moins que ce ne soit absolument nécessaire.

— Je comprends. C'est tout à ton honneur... et ça me rassure. Que peux-tu me dire de plus ?

— Nous avons un dicton, sur Terre : si tu veux la paix, prépare la guerre. Je préférerais que tout se passe en douceur, mais je crains quelques couacs.

— Des couacs ?

— Une expression d'avant, là où je vivais. Des ennuis, si tu préfères. Mais je suis certain que tu avais compris. Quoi qu'il en soit, tout ceci nous ramène à nous deux. Sommes-nous obligés de nous marier ?

— Mon grand-père est particulièrement ferme sur ce point. Comme je te l'ai dit, nous sommes un peuple très...

— Protocolaire, j'ai compris. N'y a-t-il aucun moyen de le faire changer d'avis ?

— Aucun, j'ai essayé, ses conseillers également. Personne n'y est parvenu.

— Et qu'en penses-tu, toi ?

— Je ferai ce qu'on me demandera de faire, pour le bien de mon peuple.

C'est déjà ça, même si ça me met mal à l'aise.

— Je ne veux pas être indiscret, mais, quel âge as-tu ?

— J'aurai bientôt cent dix-huit ans, et tu n'es pas indiscret. Il n'y a ici aucun secret, tout le monde est au courant.

Elle est bougrement bien conservée pour son âge ! J'ai envie d'en savoir plus.

— As-tu des enfants ? Un compagnon ?

Elle éclate d'un rire cristallin.

— Rassure-toi, aucun. Je suis encore trop jeune. Et puis, c'est plutôt mieux ainsi, non ?

— Et, cela ne te dérange-t-il pas que je sois déjà marié ?

— Pas le moins du monde. La polygamie est la règle, chez nous. C'est le moyen le plus sûr d'assurer un bon brassage génétique au sein d'une population peu importante.

Voilà qu'elle est généticienne, maintenant ! Je la laisse poursuivre.

— Rassure-toi. Je n'ai pas l'intention d'interférer dans ton couple, pour le moment. Même si mon grand-père me presse de le faire. Cela restera entre nous. Mais un jour, il faudra que je produise un héritier ou une héritière pour assurer ma succession. Et avec mon statut de seconde épouse d'un empereur humain, il devra être un Demi-Elfe. Et je ne vois que toi pour cela. J'en ai déjà discuté avec ton mentor : elle est d'accord.

Même si ça me défrise, je comprends son point de vue, au regard de ce qui s'apparente totalement à une sorte de raison d'État. Malgré tout, j'ai cette forte impression que tous me considèrent comme une sorte d'étalon dont on va se partager la semence. Rien que d'y penser, j'en frémis.

— Fibby, tu en penses quoi ?

— Que tu vas devoir passer à la casserole, mon lapinou en sucre. Et ça commence par épouser la demoiselle. Rassure-toi, elle me donne l'impression d'avoir sa jolie tête bien fixée sur ses épaules. Franchement, je te plains : c'est une vraie galère ! Être obligé de...

— Ça va, n'en rajoute pas, j'ai compris ! Tu peux revenir, maintenant.

— Je ne suis jamais partie, mon chéri, tu le sais bien. Je sens qu'on va bien s'amuser. J'arrive.

Je m'adresse de nouveau à Shahana.

— Quand veux-tu que le mariage ait lieu ?

— Comme tu l'as dit, le plus tôt sera le mieux. Mais il serait peut-être bon de conclure ton accord avec les Nains. Les éclaireurs de mon peuple peuvent t'accompagner dans les Montagnes Dorées.

— Je pourrais simplement y aller avec mes deux Rocs.

— Tu n'y arriverais pas. Ils vivent sous terre et les entrées de leurs souterrains sont masquées par des runes. Nous seuls pouvons t'y mener parce que nous avons la magie nécessaire pour les désactiver. Ce sont eux qui nous ont demandé de placer ces protections. Et puis, le voyage nous permettra de faire plus ample connaissance.

OK, j'ai compris. Je sais reconnaître une cause lorsqu'elle est perdue d'avance. La donzelle veut évaluer le produit avant de le consommer. Ça me va, je suis dans le même état d'esprit. Comme le dit Fibby, on va bien rigoler. D'autant que je sens que, progressivement, mes barrières morales commencent à céder. À la guerre comme à la guerre, à Rome, fais comme les Romains, les dictons qui vont dans ce sens foisonnent. Il doit bien y avoir une raison, non ?

Mon Succube fait son retour, un plateau chargé de fruits et de boissons à la main. Elle le pose sur une petite table entre Shahana et moi, puis, parfaitement détendue, elle s'assied sur mes genoux. Ouais, on va bien rigoler. J'espère que ce ne sera pas jaune.

Les chroniques de Diamanterre, c'est :



en vente sur www.nco-editions.fr

ROMAN AVENTURES

Cendrine Bertani

Les fabuleuses aventures du Dead Club

La momie d'Usil-Rê – Épisode 1

Caire obscur

Le début des aventures des égyptologues en herbe

Le Caire, 1930.

À son 13e anniversaire, Dany Roche découvre que son grand-père, Daniel-Marie Fouquet, égyptologue célèbre et grand collectionneur d'antiquités, lui a légué un mystérieux « codex ». Ce journal lui permettra-t-il de comprendre la signification du pendentif qu'il porte au cou depuis sa naissance ?

Dany et ses amis sauront-ils déjouer les pièges tendus par de redoutables adversaires et résoudre les énigmes du trésor perdu de son aïeul ?

<https://www.nco-editions.fr/boutique/imprimes/caire-obscur.html>



Prologue

Vallée des Rois, Égypte, 6 avril 1910

— Eurêka! s'écria le docteur Fouquet.

L'objet qu'il venait de trouver brillait comme une pièce de monnaie. L'éclat de l'or était facilement reconnaissable, pour tous les amateurs de trésor.

L'égyptologue ôta son chapeau et épongea son front qui ruisselait de sueur. Il ne faisait pas particulièrement chaud, mais la situation était stressante et la présence toute proche de ses adversaires l'angoissait.

Il s'était jeté dans la gueule du loup, pour s'aventurer dans les catacombes et trouver la niche qui intéressait ses rivaux. C'était certain, le coffret qui y était dissimulé contenait quelque chose d'exceptionnel. Plusieurs objets avaient été dérobés sur la dépouille embaumée de la prêtresse exposée en Europe. Il ne s'agissait pas d'amulettes habituelles.

En tournant la pièce rare entre ses doigts gantés, Fouquet comprit qu'il ne s'agissait pas d'une piastre antique. Sa découverte comportait bien une sorte de figure gravée, mais ce n'était pas le profil d'un empereur ou d'un pacha. De quoi s'agissait-il ? Quel dieu était représenté sur ce médaillon percé ?

Un bruit le fit sursauter. Les adeptes de la confrérie secrète l'avaient retrouvé ! Ils venaient d'actionner le mécanisme d'ouverture qu'il avait pourtant correctement refermé. Ils allaient se faufiler dans la galerie secrète sous le temple et le captureraient.

Un médecin français n'avait rien à faire sur place et si Fouquet était enlevé ici, aucune de ses connaissances ne pourrait le faire libérer. On acceptait de moins en moins que le chercheur explore les sites pour en rapporter des chefs-d'œuvre du passé. Quand il agissait en tant que médecin et que la science guidait ses gestes, les Égyptiens toléraient de plus en plus mal qu'il démaillote des momies. Les temps changeaient.

Fouquet glissa la médaille dans sa poche et effaça toute trace de sa présence. Il laissa le reste du coffret bien rangé, intact. Personne ne saurait qu'il en avait prélevé l'essentiel. L'or et les bijoux demeuraient.

Seule la secte s'en offenserait. Mais vu l'usage que ces fanatiques souhaitaient faire de cette clé, il valait mieux que l'objet soit aux mains d'un savant passionné d'histoire antique, plutôt qu'au cou d'un enfant sacrifié.

Le médecin emprunta un boyau caché, servant de conduit d'aération, jusqu'à ce qu'il regagne la surface. La nuit tombante créait des ombres inquiétantes, mais cela dissimula également sa fuite.

Une fois au Caire, il faudra songer à mettre en sécurité la médaille convoitée par ses ennemis. Fouquet devra se faire discret, durant les prochains mois, peut-être même pendant quelques années. Aura-t-il le temps d'identifier le dieu que cette secte continuait de vénérer ? Pourra-t-il arrêter leurs agissements insensés ?

Il avait déjà en sa possession deux autres parures qui intéressaient la société secrète. Il faudra s'en débarrasser : les vendre, peut-être ?

Mais ce pendentif de la forme d'une pièce de monnaie, mystérieusement baptisée *Usil*, c'était autre chose. Fouquet était persuadé que les sinistres individus à sa poursuite seraient prêts à le tuer pour s'en emparer.

Qui pourra l'aider à les affronter ?

Chapitre 1

7 octobre 1930

— Dany, dépêche-toi ! Monsieur l'ambassadeur va arriver dans un instant.

— Oui, maman.

— Et rappelle-toi, devant des clients, appelle-moi « madame ».

— Bien.

L'adolescent hocha la tête mais n'employa pas la formule requise pour autant. Cela lui semblait pompeux, malhonnête. Adeline Roche était sa mère avant d'être sa patronne. Élevée récemment au rang de vendeuse en chef du rayon « lumineuse & salon », dans ce magasin de mobilier et de décoration réputé, le Krieger, elle incarnait la réussite moderne des femmes carriéristes encore rares, en cette année 1930, même à Paris, au siège de l'enseigne. Ici, au Caire, 34 rue Kasr el Nil, c'était une belle situation, qui faisait jaser et encourageait les prétendants à venir la courtiser. En effet, madame Roche était veuve.

Dany était essoufflé, alors qu'il ne faisait pas encore trop chaud. Ce mardi d'automne, la température plafonnerait à 25 ou 26 degrés. C'était d'avoir déplacé un divan qui l'avait mis en nage. Il avait voulu assister les employés égyptiens qui emballaient les articles commandés par Josef Bauer. Le garçon aurait pu s'en dispenser. Après tout, Youssef et Amir étaient payés pour ça. Leur salaire ne s'élevait qu'à quelques piastres, à peine de quoi s'acheter du thé à la menthe et du tabac pour leur narguilé, une fois qu'ils avaient nourri leur famille, mais Dany n'allait pas refaire le monde, du haut de ses douze ans et demi. Au moins se rendait-il serviable.

Avec un soupir, le jeune commis se rappela qu'on était le 7 octobre, jour de son anniversaire. Il aurait treize ans à dix-huit heures précises. C'était un comble de travailler à cette date. S'il n'avait tenu qu'à lui, le roi Fouad I^{er} devrait décréter que le 7 octobre méritait d'être férié !

D'ailleurs, il aurait pu arguer que son deuxième prénom venait d'Auguste, le saint patron du jour, sur le calendrier julio-claudien. Son « protecteur » avait gouverné comme empereur. Dany Auguste méritait donc honneur et respect.

Simple fantasme, pour un gamin orphelin de père, qui aidait à vendre des meubles et des lampes au Kriéger depuis qu'il avait douze ans, après avoir arrêté l'école.

— Mais enfin, tu rêves, Dany ? Monsieur l'ambassadeur d'Autriche est à l'entrée. Cours lui ouvrir ! Il préférera être servi par un occidental, et donne-lui du « bonjour, monsieur » en français. L'empire austro-hongrois a toujours considéré la langue de Paris comme un gage de culture et de dignité. Tiens, regarde, il est accompagné de son fils. Moi, je file chercher les échantillons mis de côté, dans la réserve.

Les étoffes, tissées de fils d'or, étaient sous clé. Dany n'avait pas encore acquis la confiance du directeur de l'établissement, au point d'accéder au coffre. Avec résignation, lissant les plis de son costume écru, le garçon s'approcha de la vitrine et se tint au niveau du carillon de l'entrée.

Dany remarqua immédiatement Fritz. Sa blondeur, sa carnation laiteuse et ses yeux translucides le conquièrent. Vêtu d'un trois-pièces blanc, à l'instar des autres Européens séjournant en Égypte, le jeune Fritz Bauer était plus grand et carré d'épaules que la plupart des hommes natifs de ce bord de la Méditerranée. Sa silhouette dégageait une impression de santé et de robustesse.

— Bienvenue au Kriéger, messieurs, les salua Dany Roche en roucoulant de manière à exagérer la ligne mélodique de sa phrase.

Il s'appêta à converser en allemand, pour les convier au salon de transaction, où sa mère avait fait servir des apéritifs :

— *Eins erfrischung bitte ?* (Souhaitez-vous un rafraîchissement, s'il vous plaît ?)

— *Danke schön*, merci, répliqua monsieur Bauer. Poursuivons en français, si cela ne vous gêne pas. Mon garçon, Fritz, doit progresser dans votre belle langue, et je suis ravi de cette occasion. N'est-ce pas, fils ?

— Oui, père. Bien sûr. Enchanté, monsieur... ?

— Dany Roche.

— Enchanté, Dany.

— Monsieur Kriéger n'a pas pu se libérer pour vous recevoir en personne aujourd'hui, malheureusement. Mais madame Roche a pu superviser la préparation de votre commande. Il reste seulement quelques menus détails à finaliser.

— Très bien, répondit l'ambassadeur.

Dany remarqua sa grosse moustache, soigneusement roulée sur elle-même à ses extrémités : elle dansait lorsque ce quadragénaire parlait. Le français de cet homme était rocailleux, comme s'il gardait quelque chose dans sa bouche, à la manière dont s'entraînaient les orateurs antiques. Le jeune homme s'interdit de sourire démesurément, afin de ne pas déplaire à leur nouveau client. Les Bauer venaient de s'installer au Caire.

— Qu'est-ce donc, cette bouteille estampillée « Groppi » ? demanda Fritz.

Dany formula une question en guise de réponse.

— Quel âge avez-vous, monsieur ?

Si l'Autrichien en fut surpris, il ne se vexa pas et annonça :

— Quatorze ans. Nous devons avoir presque le même âge.

Dany hocha la tête, flatté. Il ne démentit rien.

— Dans ce cas, la loi m'autorise à vous servir de l'alcool. Je préférerais m'en assurer. C'est de la crème de datte et de marron, dont on arrose une coupe de sorbet. Un régal, à la mode ! Le commerce, place Soliman Pacha, achemine énormément de blocs de glace pour sa conservation.

Dany ne raconta pas combien il adorait se rendre à la pâtisserie-café, dont la façade ornée de mosaïques vénitiennes et le plafond de verre le fascinaient. Il fallait qu'il évite de se montrer trop bavard. C'était un des défauts qu'il confessait.

— Soit !

Monsieur Bauer hocha de nouveau la tête. Bientôt, Dany surveilla comment l'ambassadeur s'y prenait pour que son épaisse moustache ne trempe pas dans la gourmandise qu'il venait de lui servir. Ce spectacle était presque hypnotique.

Soudain, la voix maternelle le tira de sa torpeur.

— Bienvenue, très cher ! Soyez à l'aise, comme chez vous, chez Kriéger, au Caire !

Dany laissa les adultes faire affaire. Fritz lui demanda discrètement comment se rendre aux sanitaires. Les jeunes gens s'éclipsèrent.

•

— Vous vous plaisez, ici ? voulut savoir Fritz, une fois soulagé.

Son élocution, en français, comportait peu d'hésitations. L'Autrichien semblait beaucoup plus doué que son père ne l'avait laissé entendre.

— J'y suis né, déclara Dany comme si cela voulait tout dire.

Puis il ajouta :

— Vous pouvez me tutoyer, vous savez.

— Dans ce cas, fais de même.

— Oh, mais ce ne serait pas convenable, monsieur.

— Quand mon père n'est pas là, comment dit-on chez vous ? « Les rats dansent ».

Le visage de Dany s'éclaira d'un grand sourire. Sous sa tignasse couleur châtain, son nez en trompette lui donnait un air espiègle.

— C'est presque ça.

— Tu pourrais me servir de guide, pour visiter la ville ? enchaîna le fils de l'ambassadeur, heureux de fréquenter un autre Européen de son âge.

Dany n'hésita qu'une seconde.

— Mais oui, bien sûr.

— Rendez-vous demain, à dix heures ?

— Plutôt après le travail. J'ai une pause, de treize heures à seize heures.

— Adjugé, conclut Fritz, comme s'il venait de faire l'acquisition d'un objet.

Que pouvait-on espérer de plus précieux que l'obtention d'une nouvelle amitié ?

Les deux garçons retournèrent à leurs obligations, muets, mais le cœur en fête, à la veille de grands projets.

•

Ce soir-là, Adeline Roche tendit à son fils une enveloppe de kraft. C'était du chanvre de Manille qui avait été utilisé pour la fabrication de ce papier, robuste, dont le nom signifiait « force » en allemand. Son créateur, Dahl, avait révolutionné l'industrie du papier en 1884 avec ce matériau biodégradable, écologique et résistant. Dany s'étonna : pour une carte d'anniversaire, sa mère n'avait pas coutume d'utiliser un tel emballage. On aurait dit que la lettre avait traversé le temps. Poussiéreuse, elle traînait dans un tiroir depuis des années.

— Ouvre ! Dany Auguste ! l'encouragea-t-elle. Ce message est ton héritage. Il te vient de ton grand-père. Moi-même, j'ignore de quoi il est question. Je sais simplement que mon père

m'a fait promettre de le confier à mon descendant, si j'en mettais un au monde, lorsqu'il aurait treize ans.

L'évocation de sa famille arracha une larme à l'adolescent. Il n'avait jamais connu son aïeul, et il avait perdu son propre père, Joseph Roche, juste après sa naissance, à la fin de la Grande Guerre. Instinctivement, il caressa du bout des doigts le pendentif qu'il portait autour de son cou depuis son plus jeune âge. Il en connaissait par cœur le motif : un personnage aux attributs virils, dont la tête était auréolée d'un halo étoilé, et dont les bras étaient soutenus par d'immenses ailes déployées. Comme une amulette, ce vestige du passé le protégeait.

Son attention se porta sur le mystérieux présent.

— Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il pour lui-même, conscient que sa mère ne pourrait rien lui dire de plus.

L'inscription figurant au verso était manuscrite. L'encre noire dessinait des pleins et des déliés. Cette calligraphie parfaite l'intrigua. Dany lut : « À mes descendants ». Il détacha le rebord de l'enveloppe, en veillant à ne rien déchirer.

À l'intérieur, il trouva une feuille de papier, sur laquelle on avait esquissé le même symbole que celui de son pendentif. Au-dessous de la reproduction, il y avait un nom : Usil. Dany observa la signature apposée dans l'angle inférieur droit de la page : il découvrit « Daniel-Marie Fouquet » et garda la bouche béante.

— Alors ? voulut savoir sa mère.

— Maman, il va me falloir quelques explications...

Il avait déjà entendu ce patronyme, bien sûr. Le docteur Fouquet était bien connu, au Caire. On disait que le médecin français avait rassemblé une collection inestimable d'antiquités égyptiennes, coptes et islamiques et qu'il avait été un expert pour authentifier des momies, auprès de la Mission archéologique française. Longtemps, cela avait été un véritable spectacle d'exhibition, le démaillotement de momies, pour exposer les défunts embaumés. À quelques centaines de mètres de la rue Kasr el Nil, place Mariette Pacha, se situait le musée des antiquités égyptiennes où Fouquet avait officié.

— Mon grand-père est un célèbre égyptologue ? demanda Dany, pour confirmation, la gorge étranglée par l'émotion.

— Oui... bredouilla Adeline.

— Pourquoi me l'avoir caché ?

— Eh bien... je suis le fruit d'un amour interdit. Durant toute mon enfance, il a fallu taire cette filiation indigne. Mais à présent, les temps sont en train de changer. Mes parents sont enterrés. Ton père n'est plus de ce monde. Je ne vois pas qui pourrait avoir honte de notre passé.

Dany renifla.

— Mon prénom, c'est un hommage à Daniel-Marie ?

— Exactement.

— Soit, approuva l'adolescent, transfiguré.

Il s'était toujours senti différent des autres Européens installés en Égypte. Peu intéressé par le sport, le cinéma, ou la mode, il avait étudié les langues. Le sang de son grand-père coulait dans ses veines. C'était évident.

Sa mère, elle, avait une autre idée en tête :

— Dis-moi, Dany, que te dit ton grand-père ?

— Eh bien, papy m'encourage à accomplir mes rêves. C'est tout.

Dany sentit qu'elle était déçue.

Avec un baiser léger sur la joue de sa mère, il la remercia et lui souhaita une bonne nuit.

L'adolescent ne trouva pas facilement le sommeil, ce soir-là. Il lut et relut le message qui lui était adressé, même si Daniel-Marie ne l'avait jamais connu :

15 septembre 1913

Mon héritier,

Si tu lis ce texte, c'est que tu es en âge de marcher dans mes pas.

J'ai rêvé, que dis-je, j'ai souhaité ce moment, tant de fois.

J'aurais voulu qu'un fils poursuive mon œuvre, qu'il expertise, autopsie et dissèque le corps et l'âme humaine pour comprendre les mystères de la nature.

J'ai été, je suis et j'espère que je resterai, aux yeux de tous, un grand médecin, soucieux de soigner et guérir les maladies neurologiques.

Malgré ces détracteurs qui me traitent de pilleur, je n'ai jamais fait autre chose que servir la science. Et j'ai tenté de lutter contre l'obscurantisme.

Ma collection du Caire est ce que j'ai de plus cher. Quand bien même toutes mes autres pièces grecques ou orientales auraient disparu, je te conjure de prendre soin de mes amulettes, sarcophages et momies. Ma fille a dû te remettre le collier. Ton médaillon est la clé.

Veille surtout sur les objets en or associés à Usil. Ils sont importants et doivent être protégés.

Si d'aventure il était déjà trop tard, que tout soit en de mauvaises mains, je t'en prie, sois mon digne successeur et entreprends de récupérer ces pièces exceptionnelles, sans l'ébruiter.

Je les répertorie dans mes codex. Tu trouveras aussi la description des cas les plus insolites dont j'ai eu connaissance. Pour la plupart, j'ai pu acquérir les dépouilles illustrant ces techniques d'embaumement hors du commun.

Sache que j'ai laissé au musée égyptien une malle d'affaires, dans le bureau que j'occupais, avant d'avoir été obligé de me faire discret. Elle est pour toi. Viens la récupérer.

J'espère que tu es heureux et que tu te destines à un beau métier.

Mon cher enfant, je t'embrasse, outre-tombe.

Ton aïeul,

Daniel-Marie Fouquet.

Quel choc ! Quelle filiation !

Mais les révélations venaient trop tard. Dany avait appris de sa mère qu'une série d'enchères avait eu lieu, en 1922, pour payer des dettes. Illégitime, Adeline Roche n'avait pu prétendre à rien. La collection entière de son grand-père avait été vendue.

Tout était-il perdu ?

Pas forcément. S'il retrouvait les possessions du docteur Fouquet, Dany se jura de partir sur la piste des momies perdues.

Daniel manipula son médaillon. Le dieu ailé, dont la tête était couronnée d'un astre, sembla le dévisager mystérieusement.

Est-ce que son pendentif venait d'une tombe ? Personne, à sa connaissance, n'en avait reconnu le motif.

Aura-t-il des réponses dans les affaires de son grand-père ?

Le lendemain, puisqu'il devait faire visiter Le Caire à Fritz, Dany en profiterait pour partir en investigation sur les lieux que le docteur Fouquet avait fréquentés. En commençant par le musée.

Chapitre 2

8 octobre 1930, fin de matinée

Fritz Bauer se regarda longuement dans le miroir de sa chambre. Le duvet blond qui surmontait sa lèvre supérieure ne semblait pas pousser. Il aurait tant voulu porter une jolie moustache, fine et lissée, à la manière des acteurs américains. Ce ne serait pas pour tout de suite. Après avoir passé un peu de gomina sur son peigne, pour fixer et faire briller sa coiffure, le jeune Autrichien allait sortir de l'hôtel particulier, que son père avait loué pour une année entière.

Fritz n'avait plus de mère. Une pneumonie l'avait emportée, deux ans plus tôt. Depuis, il suivait l'ambassadeur dans ses missions diplomatiques et voyait du pays.

Ce garçon français, au Caire, lui avait paru sympathique. Il était tout son contraire, et pourtant, quelque chose disait à Fritz que tous deux seraient complémentaires. Dany semblait bavard et maladroit, mais sa sincérité et son enthousiasme étaient communicatifs.

Il y avait tant de choses à voir et à découvrir en ville. Fritz aurait bien voulu marcher jusqu'au Nil pour découvrir ce fleuve. Il était si grand qu'on ignorait où se situait sa source. Mais son père avait été pressé de faire livrer le mobilier acheté, pour aménager leur logis. Dans les jours à venir, papa serait fort occupé. Peut-être que Dany Roche l'accompagnerait jusqu'à l'île où les autres Européens s'adonnaient au sport et aux compétitions ? Fritz avait envie d'y pratiquer le tennis, ou le cricket.

Impatient, dès la fin de son déjeuner léger, l'Autrichien demanda au cocher mis à sa disposition de lui faire remonter l'avenue Mohammed-Ali. Ensuite, ce fut le tour du cours Abd-el-Aziz, pour emprunter la rue Kasr el Nil. Il descendit de calèche à cent mètres du magasin Krieger. Il ne tenait pas à véhiculer l'idée qu'il était riche et paresseux. Il termina à pied.

La ponctualité le caractérisait. Fritz arriva devant la vitrine du commerce au moment où Dany sortait. Il fit pivoter la plaquette de bois sur laquelle était écrit : « open » ou « close » suivant la face concernée. Le Caire avait longtemps été sous domination britannique et l'arabe se doublait de signalétique en anglais.

— C'est fermé ? prononça Fritz en français, avec son accent légèrement rocailleux, guttural. Nous avons bien rendez-vous ? J'avais mal compris ?

La voix de son camarade tira Dany Roche de sa rêverie et lui arracha un franc sourire.

— Vous... Tu es venu, corrigea-t-il. C'est super ! J'arrive tout de suite. Nous n'allons pas nous ennuyer. Je te le promets.

Il fit un tour d'inspection du magasin et revint, radieux.

Son invité l'attendait encore.

.

— L'Égypte est un pays magnifique, dont l'histoire est plus ancienne que celle de la France, ou de l'Autriche, tu vas le constater.

— Je transpire déjà, confia Fritz. Le climat est chaud.

— Pourtant, ce n'est pas la pire des saisons. Ici, tout le monde s'habille avec des vêtements amples et blancs. Parfois, les hommes entourent un tissu sur leur tête comme un turban ou portent des chapeaux, eux aussi.

— Ces sortes de toques rouges ? Oui, je les ai remarquées. Chez moi, j'ai une boîte à Borsalino. Je t'en prêterai un, si tu veux. Nous serons assortis.

L'idée plut à Dany Roche. Les deux jeunes gens allaient sillonner les rues du Caire, parés comme des frères. Le grand blond, et son homologue brun.

— Très volontiers, Fritz. Merci. Aujourd'hui, c'est moi qui te prête un fez et une tunique de lin. Viens, faisons le tour. Mon appartement se situe à l'arrière, à l'étage. Il y a un escalier extérieur. Tu en connaîtras l'accès.

Dany conduisit son ami jusqu'au seuil de son logement, où il s'engouffra pour revenir quelques minutes plus tard avec leurs accessoires, de la couleur locale.

— Nous voilà prêts.

— Où m'emmènes-tu ? Au bord du Nil ? Je voudrais m'inscrire au club sportif de Gezira.

— Nous irons après. J'ai quelque chose à faire d'abord au musée. C'est juste à côté. Tu peux m'accompagner. Tu t'y connais, en mythologie ?

Fritz Bauer le regarda avec une moue sceptique.

— C'est pour un devoir ? Une corvée ?

La perspective ne le réjouissait pas trop. Mais l'étincelle d'espoir visible dans les prunelles de son nouvel ami dissipa le spectre d'un travail scolaire.

Pas du tout. Je vais t'expliquer. J'ai appris hier ce que faisait mon aïeul. C'était Daniel-Marie Fouquet. L'égyptologue. Il voulait que je connaisse mes racines, arrivé à l'âge de treize ans.

— Alors comme ça, c'était hier, ton anniversaire ? réagit Fritz au lieu de montrer combien la révélation sur la filiation de Dany le bouleversait. Je te dois un cadeau. Je n'ai encore rien prévu. Je t'offre mon aide, dans ce cas. Que veux-tu faire ?

Les garçons marchèrent jusqu'à la place Mariette Pacha.

— Je voudrais voir où mon grand-père a travaillé.

.

L'aventure selon Cendrine, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f

POLAR

Didier Farcy

Fausse route

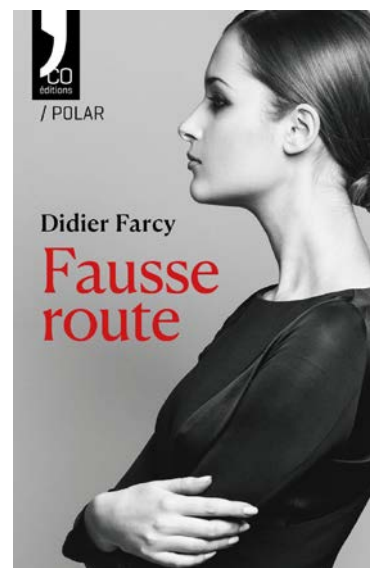
On croit tout savoir sur sa famille...

La famille De Broglie est bouleversée.

Séléna, la belle-fille de Jean et Francine est retrouvée assassinée alors qu'ils fêtaient leurs noces d'or.

L'enquête, dirigée par la capitaine de gendarmerie Sandra Deslys sous l'autorité du procureur Gentil, s'oriente naturellement vers les membres de la famille.

Mais la vérité se trouve parfois là où on ne l'attend pas, et il faut toujours se méfier des routes trop bien tracées...



<https://www.nco-editions.fr/boutique/imprimes/fausse-route.html>

Partie 1

Des champignons dans le bigos

1

La scène ressemblait à une scène de crime. Et pour cause. On y retrouvait tous les ingrédients composant avec minutie tous les détails les plus caractéristiques que Jean De Broglie avait l'habitude de soumettre à ses lecteurs : un corps inerte, cette fois allongé face contre terre et présentant les indices indiscutables d'un décès violent, des hommes et des femmes emballés dans les combinaisons blanches réglementaires, le visage dissimulé sous un masque de protection et dont les mains gantées manipulaient avec précaution des pinces à épiler et des petits sachets de plastique transparent, des gendarmes en uniforme classique penchés sur le cadavre ou discutant avec des individus en larmes, ou choqués, ou indifférents, le tout encerclé de rubalise jaune interdisant l'approche aux quelques curieux se délectant d'un spectacle qu'ils raconteraient en boucle jusqu'à la fin de leurs jours.

Jean observait la scène avec curiosité, attendant sans impatience que son tour arrivât. La jeune et jolie capitaine de gendarmerie, qui semblait diriger la représentation, lui avait gentiment mais fermement demandé de ne pas quitter les lieux jusqu'à ce qu'un militaire vienne s'occuper de lui.

Elle était pour l'instant affairée à fouiller le sac à main de la victime à la recherche de premiers indices intéressants. Le sac à main d'une femme, quelles que soient ses dimensions, regorge d'objets inutiles aux yeux du commun des hommes, mais sans doute vitaux et d'une inestimable

valeur à ceux de leur propriétaire. La capitaine Deslys se savait capable d'imaginer toute une partie de la vie d'une femme rien qu'en inventoriant le contenu de ce précieux accessoire. Elle-même n'en portait jamais, par pure précaution.

Celui-ci ne dérogeait pas. Un paquet de Fine 120, ces cigarettes fines et longues conférant à leur utilisatrice la prestance bourgeoise de la femme moderne et libérée, un briquet de luxe en argent et son cendrier de poche, du nécessaire de maquillage Chanel, blush, fond de teint, rouge à lèvres, l'inévitable et discrète pochette où se cachent quelques protections féminines, des tickets de bus, un stylo, un petit carnet d'adresses, une pince à épiler, un paquet de chewing-gum entamé, une clé USB aux couleurs de la Pologne, un chargeur de téléphone portable, une jolie petite boîte ronde contenant divers cachets colorés, un éventail, un petit canif, un flacon de gel hydroalcoolique, un paquet de mouchoirs entamé, une brosse à dents de voyage. Pas de raton laveur.

Ni de téléphone portable.

Sandra Deslys leva la tête à la recherche d'un subordonné inoccupé.

— Lionel !

Le brigadier se retourna vers sa supérieure.

— Chef ?

— J'ai une mission pour toi. Tu me retrouves le portable de la belle. Cherche partout et ramène-le-moi.

— À vos ordres, chef.

Le brigadier Lionel Avart, sous son air débonnaire, avait été, de l'avis de tous, un bon gendarme. Appliqué, motivé, respectueux des gens et de son uniforme, il avait toujours accompli les missions qu'on lui confiait avec zèle, courage et enthousiasme. Les grossesses successives de son épouse avaient malheureusement eu raison de sa forme physique et lui avaient fait prendre de la masse corporelle et du poids qu'il devait ne plus jamais perdre. Il traînait dorénavant ses cent dix kilogrammes avec peine et s'essouffait au moindre effort, ne reconnaissant comme plan de carrière qu'un départ à la retraite bien mérité. Il se mit en quête du téléphone en soufflant.

Après avoir versé le sac à main et tout son contenu dans un sachet de plastique qu'elle remit à un collègue de la police scientifique, Sandra s'approcha de Jean De Broglie.

L'homme n'avait rien de particulier qui puisse le distinguer de ses congénères. Taille moyenne, corpulence moyenne, calvitie grisonnante et barbe clairsemée, fines lunettes aux verres peu épais, il portait une chemise à manches courtes, un pantalon de velours grossier et des sandales ouvertes. Rien qui ne ferait se retourner sur son passage, si ce n'était un sourire malicieux qui éclairait en permanence un visage rond et affable, engageant à la conversation.

— Vous êtes le beau-père de la victime, n'est-ce pas ?

— Affirmatif, répondit Jean, retrouvant de vieux réflexes militaires appris des années auparavant. Une autre vie...

— C'est vous qui avez découvert le corps ?

— Affirmatif, répéta-t-il sans ironie.

— Que veniez-vous faire ici ? C'est éloigné de la fête...

— L'envie de respirer au bord de l'étang. Je n'aime pas beaucoup la foule.

— La foule ? Mais ce sont vos invités, non ?

— Ce qui ne m'empêche pas d'aspirer à un peu de calme et de silence. J'avais prévu de rejoindre mes invités après quelques minutes. Malheureusement, je suis tombé sur... J'ai découvert le corps de Séléna. C'est horrible.

— Qu'avez-vous fait ?

Jean prit quelques secondes pour répondre. Il lui fallait reconstituer les événements avec le maximum de précisions.

— Je me suis approché. Peut-être vivait-elle encore. J'ai constaté que son visage était enfoncé dans la boue et qu'elle ne respirait plus. J'ai pris mon téléphone et j'ai composé le 17. Police Secours.

— Quel sang-froid ! À aucun moment vous n'avez paniqué ?

— Ça n'aurait servi à rien.

— Avez-vous touché le corps ?

— Non. Je ne tenais pas à polluer la scène de crime.

— Polluer la scène de crime... Vous parlez comme un policier.

— Je suis romancier. J'écris, entre autres, des polars qui rencontrent un certain succès.

— D'accord, répondit Sandra, que ce détail ne sembla pas intéresser outre mesure.

Un membre de l'équipe de policiers emballés s'approcha en retirant son masque de protection.

— On a terminé, capitaine. On peut embarquer le corps.

— On attend le procureur. Il devrait arriver bientôt. Vous avez trouvé des choses intéressantes ?

— Rien d'excitant.

— Une arme ?

— Non. Il va falloir sonder le fond de l'étang.

Jean semblait se délecter de la scène qui se jouait devant lui. Se voir confronté en direct à une opération qu'il n'avait jusqu'à présent pu qu'imaginer, se référant le plus souvent à des témoignages ou des lectures pour les rendre les plus crédibles possible, l'émoustillait au plus haut point. Il ne perdait pas une miette du spectacle, enregistrant les moindres détails et emmagasinant tout ce qui pourrait lui servir pour, qui sait, l'écriture d'un prochain roman. Ses yeux pétillaient de curiosité.

— Monsieur De Broglie, c'est votre belle-fille qui est là. Excusez-moi, mais vous ne paraissez pas très... secoué par ce qui lui est arrivé.

— Si, bien sûr, protesta mollement Jean. Je suis dévasté par ce drame. C'est que je n'extériorise que rarement mes sentiments. On me l'a déjà fait remarquer. Un cœur de pierre, dit-on...

Peu convaincue, Sandra jeta vers son interlocuteur un regard soupçonneux. Jean détourna le sien vers l'homme qui venait d'arriver au volant d'un magnifique SUV Mercedes flambant neuf.

— Ah, Monsieur le Procureur, bonjour.

— Bonjour, capitaine. Je me suis perdu dans cette campagne. Toutes les routes se ressemblent, des champs et des forêts à perte de vue, un vrai désert.

— Vous n'avez pas de GPS dans cette belle voiture ?

— Je n'utilise jamais le GPS. Je déteste me faire dicter ma conduite par une intelligence artificielle qui prend un malin plaisir à vous faire emprunter les itinéraires les plus improbables. Alors. Qu'est-ce qu'on a, capitaine ?

Sandra se tourna vers Jean.

- Vous voulez bien vous éloigner un peu ? lui commanda-t-elle. Allez donc voir un peu plus loin. Mais vous restez par là. J'ai encore des questions à vous poser.
- À vos ordres, répondit-il. Je suis à votre disposition.
- Qui est-ce ? interrogea le procureur, tandis que Jean s'éloignait lentement.
- C'est le beau-père de la victime. C'est lui qui a découvert le corps. Un type étrange.
- Bien. Alors, dites-moi.
- On a une femme, morte, pas de cause évidente. La femme s'appelle Séléna De Broglie. C'est donc la belle-fille de ce monsieur, là. Elle était complètement nue, lorsqu'il l'a trouvée. C'est du moins ce qu'il affirme. L'autopsie nous dira si elle a subi des violences sexuelles. Aucune trace de ses vêtements. Au fond de l'étang ? Ou l'assassin a tout embarqué.
- Mais qui sont tous ces gens dans la cour du manoir ?
- On a une trentaine de personnes. Ils sont réunis pour fêter l'anniversaire de mariage de monsieur et madame De Broglie. Cinquante ans, je crois.
- Oh, non, souffla le procureur. Vous allez me dire que l'assassin se trouve parmi les trente personnes ?
- Possible. On va interroger tout ce joli monde. On leur a interdit de quitter le domaine. Il me faudrait un peu de renfort. Parce que là, on n'est pas sorti de l'auberge.
- Très drôle, s'amusa le procureur. Demandez aux brigades alentour, je vais les informer. Il se retourna vers son greffier qui l'accompagnait partout. Jan, vous vous en occupez. Et vous, essayez de ne pas trop faire durer, s'il vous plaît. Vous me trouvez vite fait un ou deux suspects, histoire de faire faire des économies à l'institution.
- Nous allons faire de notre mieux, Monsieur le Procureur. Comme d'habitude.
- Je vous fais confiance.

Il tourna les talons et, sans même un salut de courtoisie, retourna vers sa voiture, s'y glissa avec peine et démarra en n'omettant pas de faire vrombir avec ostentation le moteur de son nouveau jouet.

Le procureur Gentil ne l'était pas vraiment. Sa réputation faisait de lui un magistrat exagérément sévère avec les suspects, peu avenant envers les victimes, cassant avec les avocats et désagréable avec les enquêteurs. Sa taille et sa corpulence de troisième ligne de rugby imposaient le respect et nul ne se serait risqué à s'opposer à lui dans quelque circonstance que ce fût. On ne lui connaissait pas d'ami ou de relation proche. On ne savait rien de lui, d'ailleurs, sinon qu'il vivait dans une imposante bâtisse à l'écart de tout et qu'il collectionnait les conquêtes féminines éphémères et tarifées. Et que tout suspect qui avait l'infortune de passer entre ses mains terminait entre les quatre murs d'une prison. Qu'il fût coupable ou non. Sandra savait qu'elle n'avait pas le droit à l'erreur et que son enquête serait l'objet d'une attention toute particulière de la part du magistrat qui n'aimait les femmes que dans son lit et surtout pas dans un rôle qui n'aurait jamais dû quitter le domaine de compétences des hommes. Un charmant garçon.

Le corps de la jeune défunte avait disparu à l'intérieur du sac mortuaire que les pompiers avaient glissé dans leur véhicule de secours et d'assistance aux victimes. De secours et d'assistance, elle n'en aurait malheureusement plus besoin, et son trajet allait la conduire directement dans les sous-sols de l'institut médico-légal de Lyon où elle serait disséquée par un médecin légiste rigoureux et persévérant.

Sandra sentit l'habituelle petite larme émerger du coin de son œil. Un réflexe automatique et inconscient pour rendre un dernier hommage aux victimes des meurtres sur lesquels elle devait mener l'enquête. Elle devait, à partir de ce moment, s'intéresser aux vivants.

Les invités de Jean et de son épouse Francine avaient, pour la plupart, oublié les raisons de leur présence en ce lieu désormais chargé des effluves entêtants de la mort. Les gendarmes s'étaient montrés clairs : personne ne quitte la terrasse du château. Seules sont autorisées les sorties, ou plutôt les entrées, vers les toilettes situées au rez-de-chaussée de l'imposante demeure, à condition d'être accompagné par un ou une militaire. La journée promettait d'être longue. La question qui se posait désormais concernait la suite à apporter au repas interrompu juste avant que fût servi le dessert.

Les discussions allaient bon train et partaient dans toutes les directions. Les gendarmes n'avaient divulgué aucune information précise. Un drame s'était produit près de l'étang et une enquête était ouverte. Vague. Compte tenu du dispositif mis en place et du nombre de gendarmes présents sur les lieux, on se doutait que quelqu'un était mort. Qui ? Dans quelles circonstances ? On cherchait du regard les absents. Avaient disparu du paysage Jean et Francine, leur fils Thomas et leur belle-fille Sélène, leurs filles Nathalie, Sophie et son époux Nicolas. Seuls restaient de la famille proche de Jean et Francine leurs quatre petits-enfants qu'une amie proche s'était proposé de prendre en charge. Il n'était pas difficile de deviner, à ce constat, que le drame concernait au premier chef la famille De Broglie qui voyait ainsi sa réception d'anniversaire de mariage prendre une tournure pour le moins inattendue. Quatre heures plus tôt, l'ambiance était à la fête. Le soleil de juillet embrasait la terrasse du château et la peau dénudée des convives équipés pour résister à la canicule. Tout ce joli monde s'était retrouvé autour d'une flûte de champagne ou d'une bière bien fraîche, partageant des souvenirs et des anecdotes communs, tout en se gavant de petits fours ou de mignardises délicieusement préparées par le traiteur du coin. La météo augurait d'une belle journée festive et amicale autour d'un repas de qualité et de la fraîcheur bienvenue d'un rosé de pays.

Francine et Jean avaient trié sur le volet leurs invités en fonction de l'ancienneté de leur relation, des souvenirs à partager, de la force des liens qui les unissaient. En tout une bonne trentaine de personnes dont ils représentaient, en général, le seul lien qui les unissait, puisque la plupart ne se connaissaient pas.

Sandra observait tout ce joli monde en se grattant la tête. L'idée même de procéder à l'interrogatoire de chacun d'eux l'inquiétait au plus haut point. Il faudrait des heures à son équipe et cette perspective ne la réjouissait pas. Les gendarmes sont comme tout le monde, ils ont une vie de famille. Sandra devait retrouver son fils à la fin de son cours de judo, à dix-neuf heures au gymnase. Son ex-mari avait déposé leur progéniture chez sa belle-mère après l'avoir récupérée le vendredi soir à la sortie de l'école. Pourquoi un malade avait-il choisi d'assassiner une jeune et belle Polonaise le week-end précis où elle débutait la garde alternée de son enfant, et qu'elle avait prévu, pour lui, toute une série d'activités stimulantes et ludiques qui le changerait de la barbant routine que lui proposait son père incompétent ? Elle prit son téléphone portable et composa le numéro de sa mère.

— Tu peux prendre Mathis au judo ?

— Bonjour, s'il te plaît, rétorqua la maman de l'intonation de celle qui aurait préféré un accueil plus chaleureux.

— Oui, pardon. Bonjour. Tu peux me le prendre, s'il te plaît ? J'ai un meurtre sur les bras et ça risque de durer.

— Mais bien sûr, ma chérie. Et je le garde demain ?

— Pas forcément. Ça dépendra des premiers interrogatoires.

— OK, pas de problème, répondit-elle. Tu me tiens au courant.

Le pauvre Mathis, trimballé entre une mère et un père qui semblaient s'amuser à se rendre l'existence plus difficile en inventant des problèmes facilement évitables, passait le plus clair de son temps chez les deux grands-mères, trop heureuses d'adoucir ainsi leur récent veuvage. Sandra savait qu'elle ne reverrait pas son gamin avant le dimanche soir, dans le meilleur des cas. Il faisait beau, le cadre était idyllique, il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Sandra avait réquisitionné la bibliothèque du manoir pour y procéder à ses interrogatoires. Cette pièce, mal éclairée par l'unique fenêtre donnant au nord, offrait à ses occupants le calme et le silence qui sied à ce genre d'endroit. Les murs disparaissaient derrière de lourdes étagères chargées de centaines de livres au dos de cuir rouge ou vert, témoins de la passion d'un collectionneur averti, féru de littérature classique. Un vaste bureau Premier empire trônait au centre de la pièce, tandis que de voluptueux fauteuils invitaient à la réflexion ou au repos. Sur une table basse, un flacon de cristal à moitié plein de ce qui ressemblait à un vieux whisky rejoignait en un immobile ballet une série de verres du même précieux matériau. Sandra et le brigadier Perrin, qui l'accompagnerait lors de ce qui s'annonçait comme de fastidieux interrogatoires, se calèrent chacun dans deux fauteuils qui se faisaient face.

Perrin était un gendarme aguerri, on dirait dans la force de l'âge, qui avait, à force de la côtoyer, nourri une belle amitié avec sa supérieure hiérarchique. Les deux formaient une inséparable paire dont les relations ne s'arrêtaient pas à la porte de la brigade. Âmes sœurs, ils battaient en brèche l'idée faussement répandue de l'impossibilité d'une amitié sincère entre un homme et une femme. Rien de ce qui les concernait ne restait secret. Ils avaient pris l'habitude de décharger sur l'autre ce qui leur pesait, leurs difficultés intimes ou professionnelles, leurs bonheurs aussi, de telle sorte qu'ils se connaissaient sur le bout des ongles et se servaient l'un de l'autre comme d'une béquille ou comme d'un défouloir. Ils s'aimaient, cela était certain, mais sans ambiguïté, comme peuvent s'aimer un frère et une sœur. Ce qui occupait alors leurs discussions concernait la jalousie que pouvait nourrir l'épouse de Perrin à l'égard de celle qu'elle imaginait comme une rivale.

— Muriel m'a fait une petite crise, hier soir.

— À quel propos ? interrogea Sandra.

— Devine. Elle m'a demandé si j'étais content d'être toujours de garde en même temps que toi.

Il attrapa le flacon de whisky et s'en servit une belle rasade. À peine le liquide brun fut-il rentré en contact avec ses lèvres qu'il fit le chemin inverse en une gerbe d'éclaboussures.

— Putain, mais c'est dégueulasse ! hurla-t-il. C'est du thé !

Sandra éclata d'un rire sonore et spontané. Anthony s'était levé brusquement et tentait à présent de sortir des livres de leur étagère.

— Tout est faux ! Le scotch, les bouquins, c'est du toc !

Sandra, prise d'un rire convulsif, se tenait les côtes au spectacle de son ami, rouge de colère de s'être fait prendre au piège d'une imitation aussi grossière.

— Espérons que nos clients ne nous mènent pas en bateau à leur tour, songea Sandra, redevenue sérieuse, à haute voix.

Elle scruta avec attention le moindre recoin de la pièce, admirative de la qualité de ce décor factice. Elle ressentait l'impression étrange d'être plongée dans l'univers rococo d'Agatha Christie, Hercule Poirot au féminin où les personnes racisées de petite taille ne seraient pas dix, mais trente, et ne seraient ni racisées, ni de petite taille.

2

La salle de réception rutilait de décorations choisies avec application et disposées avec soin et souci du détail. Les tables rondes, desquelles le personnel n'avait pas eu le temps de débarrasser les couverts et les reliefs peu nombreux du repas témoignant de sa qualité, étaient recouvertes de nappes blanches traversées de chemins de table d'un carmin éclatant rappelant les serviettes de papier froissées ou soigneusement pliées près de l'assiette, et présentaient en leur centre un magnifique pliage doré évoquant une gerbe de feu d'artifice. Des bouteilles d'un excellent vin trônaient, entamées ou déjà vides, et des chaises en désordre venaient témoigner de la précipitation avec laquelle les convives avaient dû abandonner le repas.

À l'écart du reste de la famille, Francine tenait entre ses bras fluets la carcasse dégingandée de son fils, effondré et secoué de sanglots aussi peu discrets que visiblement sincères.

Francine aurait pu avouer une petite soixantaine, tant elle avait su garder son physique de jeune femme au charme indiscutable. Seules quelques rides honorant son visage et sa longue chevelure grise venaient rappeler qu'elle fêtait ce jour-là cinquante années d'un mariage prononcé à l'aube de ses vingt ans. Son fils lui rendait facilement une vingtaine de centimètres, et il lui fallait se hisser sur la pointe des pieds pour parvenir à s'approcher de son visage.

Thomas, quant à lui, accusait une quarantaine assumée. Ce grand échalas aux rares cheveux gris était le portrait craché de son père Jean, la stature en moins puisque l'écrivain devait se contenter d'une taille plutôt ordinaire.

Sophie, la fille cadette, avait hérité des atouts physiques de sa mère en ce qu'elle ne dépassait pas le mètre soixante, et se trouvait donc parfaitement assortie avec Nicolas, son époux et le père de leurs deux enfants. Blonde et coiffée court, un visage fin au teint frais et discrètement maquillé, des lèvres minces et pourtant gourmandes, fendues d'un sourire constant, elle invitait, au travers de l'éclat mutin de ses yeux, à la conversation et au badinage. Pour l'heure, son visage semblait plutôt fermé. Sans extérioriser un chagrin excessif, elle livrait aux regards l'impression d'une inquiétude triste. En grande discussion avec sa sœur Nathalie, elle ponctuait son discours de gestes appuyés et bavards.

Nathalie, la benjamine, tirait nerveusement sur sa cigarette électronique, dont le parfum de fruit rouge et l'épaisse fumée inondaient l'espace. Elle semblait accueillir sans l'entendre la logorrhée défoulatoire de sa sœur. Son visage, rond et impassible, ses yeux légèrement plissés laissant deviner une profonde réflexion, contrastaient avec ses lèvres fines et pincées affublées d'un léger rictus. Nathalie était une belle femme, aux formes généreuses et à l'allure volontaire, dotée d'une longue chevelure bouclée lui donnant la prestance justifiée d'une femme de tête.

Isolé dans le seul coin de la pièce privé de l'éclat du soleil, Nicolas, affalé sur une inconfortable chaise, le regard égaré, avait entamé un dialogue silencieux avec un interlocuteur imaginaire. Seules ses lèvres témoignaient encore d'un semblant de vie. De tous, il paraissait le plus choqué. Ou le moins concerné.

Les De Broglie présentaient les caractéristiques d'une famille française moyenne. Couple moderne de retraités paisibles, Jean et Francine avaient travaillé toute leur vie au bien de la collectivité, comme enseignants puis comme parents aimants de trois magnifiques enfants à leur tour insérés normalement au sein d'une société faite pour eux. Propriétaires de leur logement, ils faisaient partie de ce qu'il est convenu d'appeler la classe moyenne supérieure. Ils avaient aidé leurs enfants dans la mesure de leurs moyens et venaient maintenant en aide à leurs petits-enfants. Ils avaient épargné, un peu, avaient bénéficié de petits héritages et ne se plaignaient pas. Ils avaient vécu heureux et comptaient bien continuer sur cette lancée pour quelques années encore. C'était là le message qu'ils désiraient faire passer auprès de leurs amis à l'occasion de cette célébration de leurs noces d'or. Hélas, le décès aussi soudain qu'inattendu de Séléna, leur bru, venait déposer une ombre macabre sur un jubilé qui promettait pourtant de belles réjouissances.

Le polar/noir/thriller, c'est aussi :



en vente sur www.nco-editions.f



.7 illustration

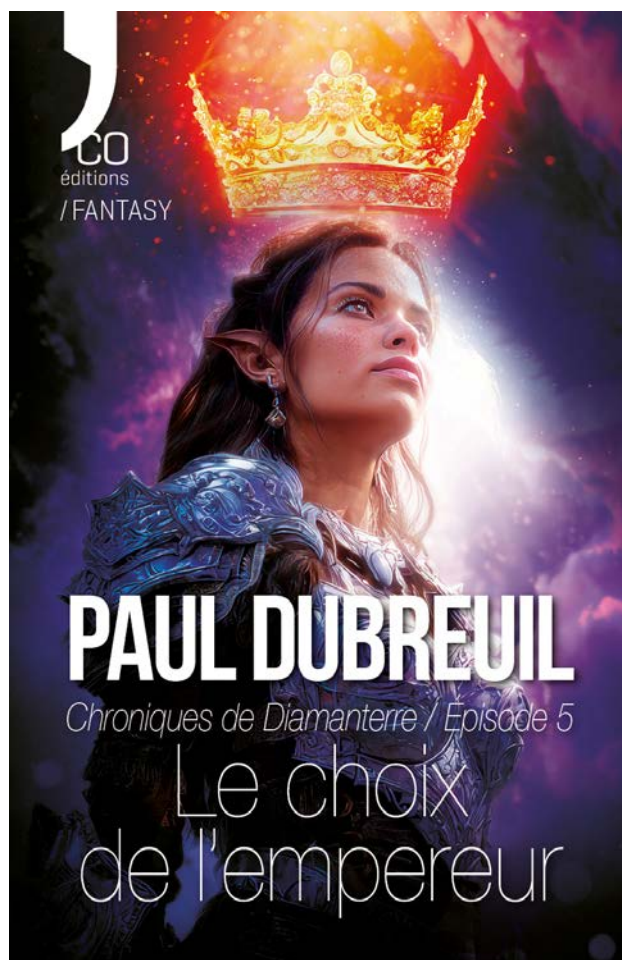
JYG. PM

picture maker

Jean-Yves Grand réalise la totalité des couvertures et des mises en page des livres édités par n'co éditions.

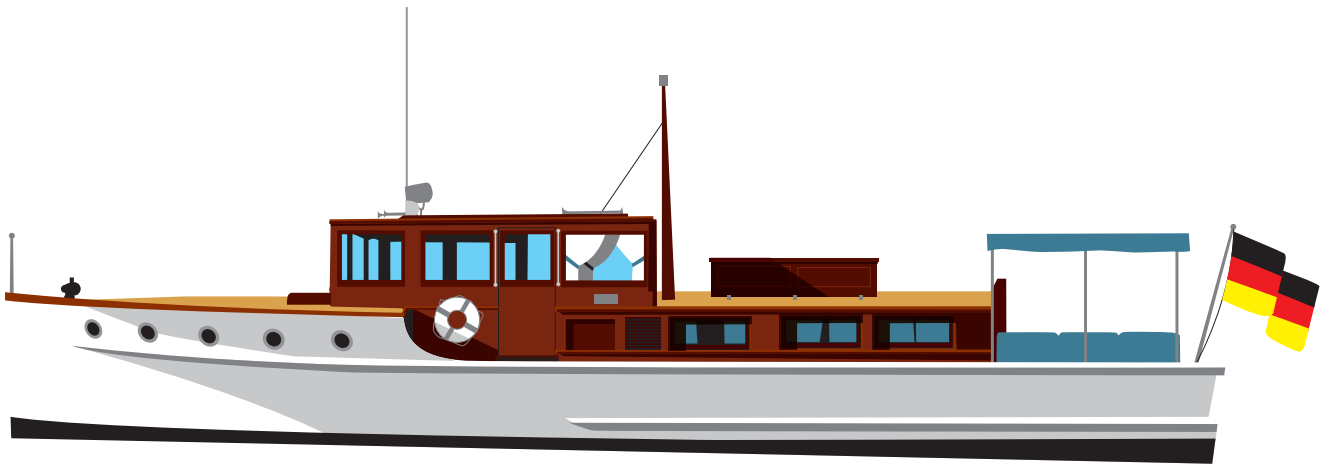
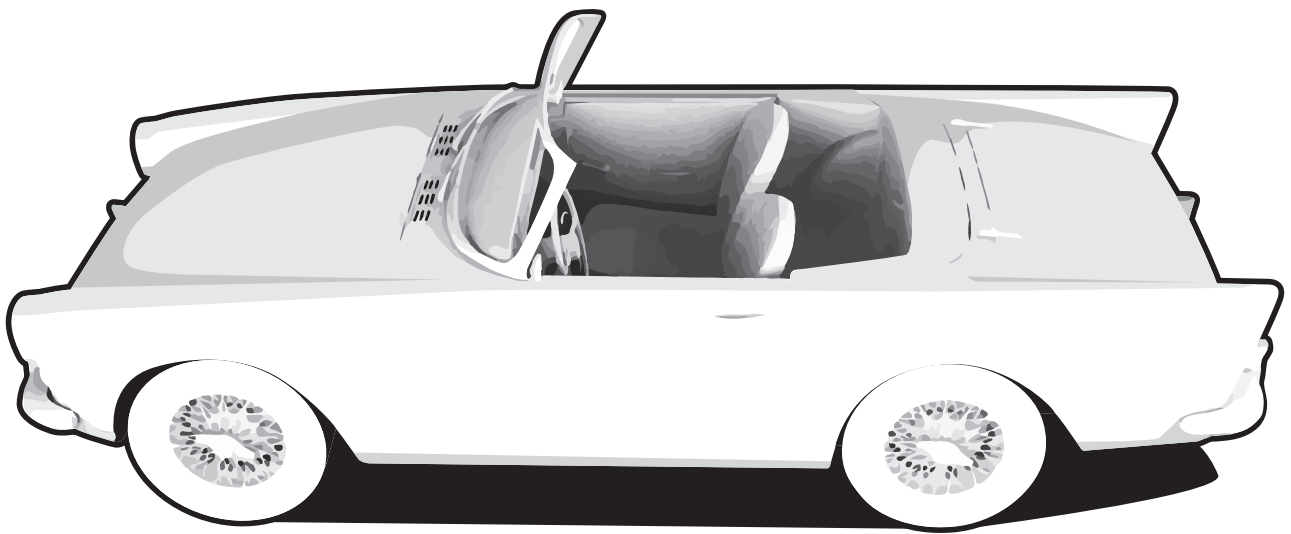
Il travaille sur la base d'illustrations à plat, et de photomontages.

contact
grand.jean-yves@orange.fr
nco-editions@orange.fr











n'co
éditions

synergiques
et viennoises

proposez vos manuscrits
vous êtes forcément n'compatible...

la liberté de ton,
une charte graphique attrayante,
des collections originales

/ polar / noir / s.f. / fantasy / bio /...

3 formats de lecture

/ ROMAN

Raconter toutes les histoires...

/ COURT

Savourer les menus plaisirs...

Une collection de nouvelles et des concours.

/ PULP

Réinventer le roman de gare...

Une collection de textes courts.

Tous les ouvrages **imprimés**
et en **epub** de n'co édition
sont disponibles à l'achat sur
<https://www.nco-editions.fr/>
... en commande partout
et chez nos libraires partenaires

n'co éditions
Les Pokotos
3, rue de la Charité
38200 Vienne



Lucioles
13, place du Palais
38200 Vienne



Le refuge des mots
Centre Commercial LIDL – 125, N 7
38150 Salaise-sur-Sanne



Le coin des livres
9, rue Sainte Marguerite
07430 Davézieux



Librairie de Paris
6, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Imagin'à lire
8, place du Général de Gaulle
38440 Sain-Jean-de-Bournay



Librairie Forum
5, rue Michel Rondet
42000 Saint-Étienne



Leclerc Saint-Clair-du-Rhône
Route de Condrieu
38370 Saint-Clair-du-Rhône



Super U Annonay
50, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC Annonay
49, avenue de l'Europe
07100 Annonay



FNAC L'Île d'Abeau
ZAC des Sayes, 8 Rue des Sayes
38080 L'Île-d'Abeau



Le webzine de n'co éditions
Octobre 2026

Directeur de la publication : Jean-Yves Grand
Ce magazine numérique n'est pas destiné à la vente.
Fichier pdf disponible sur www.nco-editions.fr

n'co éditions
3, rue de la Charité – 38200 Vienne
SARL au capital de 8000 € – RCS VIENNE 419876073
nco-editions@orange.fr
www.nco-editions.fr



n'co édition est membre de



Auvergne-Rhône-Alpes
et de

